

GARANCE SOLVEG

LA SŒUR RETROUVÉE



Garance Solveg

La Sœur retrouvée

© Garance Solveg, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3993-3

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Tawatchai07 - Freepik.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

C'est en nous souvenant du passé que nous l'empêcherons de se répéter.

Mary Lynn Bracht, *Filles de la mer*



U. R. S. S.

MONGOLIE-EXTÉRIEURE

MANDCHOUKOUO

1932 - 1945

REHE JO-HO 1933

Ha'erbin (Harbin)

Vladivostok

Xinjing (Sin-king)

Shenyang - Moukden

CORÉE

JAPON

Tokyo

Pékin (T'ien-tsin)

Lüshun - Port-Arthur

Seoul

Qingdao (Ts'ing-tao)

Taiyuan (T'ai-yuan)

Nouveaux cours du Huanghé juin 1938

Shanghai (Chang-hai)

Hangzhou (Hang-tcheou)

Wuhan (Wou-han)

Nankin

Chongqing (Tch'ong-k'ing)

1939

Changsha (Tch'ang-sha)

Nanchang (Nan-tch'ang)

Xiamen (Hia-men)

Amoy

Liu Zhou (Lieu-tcheou)

Canton

Oct. 1938

Nanning (Nan-ning)

Hongkong

TAIWAN

TAI-WAN

Formose

TONKIN

Occupation partielle sept.-oct. 1940

HANOI

HAINAN 1939

INDOCHINE

FRSE

0 500 km

Prologue

Mandchourie, 13 décembre 1944

Elle doit fermer son esprit au souvenir de ce qui vient de se passer.

Le rendre aussi hermétique que la couche de glace qui recouvre le fleuve Songhua l'hiver.

Se détacher du sang qui coule entre ses cuisses. Des injures des soldats qui résonnent encore à ses oreilles. De la pensée de celui qu'elle aime, et que les diables japonais lui ont pris.

La jeune fille se concentre sur le camion dans lequel on les a entassés, elle et ses compagnons d'infortune. Cela fait plus d'une heure qu'ils ont quitté Harbin. Vers quelle lugubre destination les achemine-t-on ?

L'habitacle est plongé dans une obscurité profonde. Elle distingue à peine les autres — suffisamment cependant pour constater que nul n'ose bouger, pas même pour tenter de se réchauffer face au froid chaque instant plus vif. Le silence est total, à peine entrecoupé par les raclements de gorge des soldats chargés de les surveiller. Un bébé pleure en silence dans les bras de sa mère, comme s'il avait intégré que le moindre cri pouvait déclencher des représailles d'une brutalité dépassant l'entendement, et elle se sent profondément désolée pour ce petit être.

Soudain, le camion ralentit et s'arrête. Des voix gutturales aboient des ordres en japonais. La jeune fille devine un checkpoint. Le camion repart et roule encore quelques minutes avant de s'arrêter de nouveau, définitivement cette fois.

Les portes arrière coulissent dans un grand bruit de ferraille tandis qu'une lumière crue déchire la pénombre. Des mains calleuses empoignent les prisonniers et les poussent à l'extérieur du camion.

La jeune fille cligne des yeux, interdite.

Ce qui s'offre à son regard ne ressemble à rien de ce qu'elle ait jamais vu, à rien de ce qu'elle ait jamais pu imaginer.

Une cour cernée de hautes murailles.

La nuit est tombée depuis longtemps et pourtant tout est blanc.

Blanc comme le sol tapissé de neige durcie dont les cristaux luisent de manière surnaturelle.

Blanc comme l'épaisse fumée qui s'élance au-dessus des murailles pour tourbillonner dans les airs.

Blanc comme les projecteurs exposant cruellement le bétail humain que les Japonais rabattent à coups de cravache vers le centre de la cour.

Le camion qui l'a convoyée jusqu'ici n'était pas le seul à s'y rendre, à en juger par le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants apeurés qu'elle découvre, transis dans leurs vêtements trop légers pour ces températures sibériennes. Elle entend quelques mots de chinois, du coréen et des bribes de russe, des chuchotements effrayés qui ont tôt fait de mourir sous les coups des soldats.

Une quinte de toux la plie en deux. La fumée... Elle n'en a jamais respiré de semblable à celle-ci. Des émanations denses et fétides qui piquent les yeux, transpercent la gorge et empoisonnent les poumons. Elle réussit à reprendre son souffle, frotte ses yeux rougis.

À quelques pas d'elle, un petit garçon grelotte. Il porte des sandales de paille et une veste trouée. Son regard fouille la cour avec angoisse, comme s'il cherchait quelqu'un — sa mère peut-être. Il ressemble au petit frère de la jeune fille et elle sent son cœur se briser devant l'immensité de sa détresse à lui, et la profondeur de son impuissance à elle.

Elle peut faire une chose cependant, une seule.

Et même si le froid la cisaille, même si elle a l'impression de plonger nue dans un océan de glace, elle se dépouille de son riche manteau de fourrure pour en envelopper l'enfant.

Mais au moment où ce dernier lève vers elle un petit visage craintif, un soldat fond sur eux.

Arrachant le manteau à l'enfant, il le replace d'autorité sur les épaules de la jeune fille et entraîne cette dernière à l'écart, vers un bâtiment de béton situé de l'autre côté de la cour.

Il n'y a rien de protecteur dans son geste, songe-t-elle en frissonnant. Ce n'est que le signe du traitement, à part et terrifiant, qu'on lui réserve.

Les lèvres du soldat s'étirent en un sourire narquois :

— Viens par ici, princesse.

Les lourdes portes d'acier du bâtiment se referment dans son dos. Et tandis qu'elle pénètre dans une pièce à la blancheur éblouissante où règne une forte odeur d'éther, une certitude s'impose à elle.

Ce qu'elle a traversé jusqu'à présent n'est qu'un pâle avant-goût de ce qui l'attend en ces lieux.

Yuna

Kyoto, Japon, mai 1993

J'ai longtemps rêvé des retrouvailles avec ma sœur.

Imaginé qu'elle m'appelait à l'improviste, qu'elle répondait enfin à mes lettres. Ou que je la croisais dans la rue, qu'elle me souriait avec chaleur et que nous nous précipitions dans la pâtisserie la plus proche pour nous gaver de *yatsushashi*, nos gâteaux préférés à la douce saveur de cannelle.

Comme avant.

Que les années, ces presque trente années de silence, avaient effacé ma faute.

Jamais je n'aurais pensé que nos retrouvailles auraient lieu au service d'hématologie¹ de l'hôpital central de Kyoto, alors que j'ouvre la porte de mon bureau pour appeler le premier patient de la journée.

— Madame Masao ?

Une femme d'une quarantaine d'années s'approche, soutenue par un homme qui doit être son mari.

Elle a beau être pâle et émaciée, porter une perruque platine méchée de rose, je la reconnais immédiatement.

Et mon cœur cesse de battre.

Courbé en deux, l'homme me salue avec une politesse excessive : « Docteur Takeshi, c'est un honneur de vous rencontrer. »

D'un geste mécanique, je désigne au couple les sièges en face de mon bureau.

Rien dans le regard de la femme ne semble attester une quelconque reconnaissance de ma personne.

Je me suis sûrement trompée. De toutes mes forces, j'espère m'être trompée.

Mais l'homme fait glisser le dossier médical sur le bureau, du geste empreint de déférence que la plupart des gens ne peuvent s'empêcher d'adopter en présence d'un médecin.

— Nous avons vu le documentaire sur votre travail à la télévision, dit-il timidement. On dit que vous êtes la meilleure au Japon pour les greffes de moelle osseuse et ma femme est...

Il s'interrompt. Réaction fréquente chez ceux qui se succèdent dans ce bureau. Prononcer le nom de la maladie reste difficile pour les patients et leurs proches, comme si la nommer revenait à l'autoriser à faire partie de leurs vies. Il tousse puis bredouille :

— Enfin, j'ai pensé que vous pourriez sûrement aider Ama.

Ama. Ce diminutif affectueux me fait l'effet d'un coup de poignard. Autrefois, c'est ainsi que j'appelais ma sœur.

Tentant de faire abstraction des émotions qui me submergent, je feuillète les pages du dossier.

Amaterasu Takeshi, épouse Masao, née le 10 août 1945 à Harbin, Mandchourie.

Le doute n'est plus possible. Cette nouvelle patiente est bien ma sœur.

— Amaterasu, réussis-je à articuler.

Elle ne répond pas, plongée dans la contemplation du mur derrière mon bureau. Sans s'y arrêter, son regard effleure le portrait de notre père, le docteur Hajime Takeshi. La vaste collection de dessins d'enfants que je dois à mes plus jeunes patients retient davantage son attention. L'un d'entre eux me représente en train de voler dans le ciel comme Astro Boy, le poing tendu et la mine conquérante. Un sourire étire fugacement les lèvres d'Ama. D'une main distraite, elle joue avec les mèches blond rose de sa perruque. Je me fais la réflexion que ce choix de perruque est parfaitement en adéquation avec sa personnalité : non conventionnelle.

Je me replonge dans le dossier. La leucémie de ma sœur a été détectée au mois de mars. Sa lignée sanguine était déjà pratiquement détruite. Elle a